

ResP PF PL B0531/2

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-GARONNE

NOTICE

SUR

Monseigneur DUILHÉ de SAINT-PROJET

Lue à la Séance du 27 novembre 1897

PAR

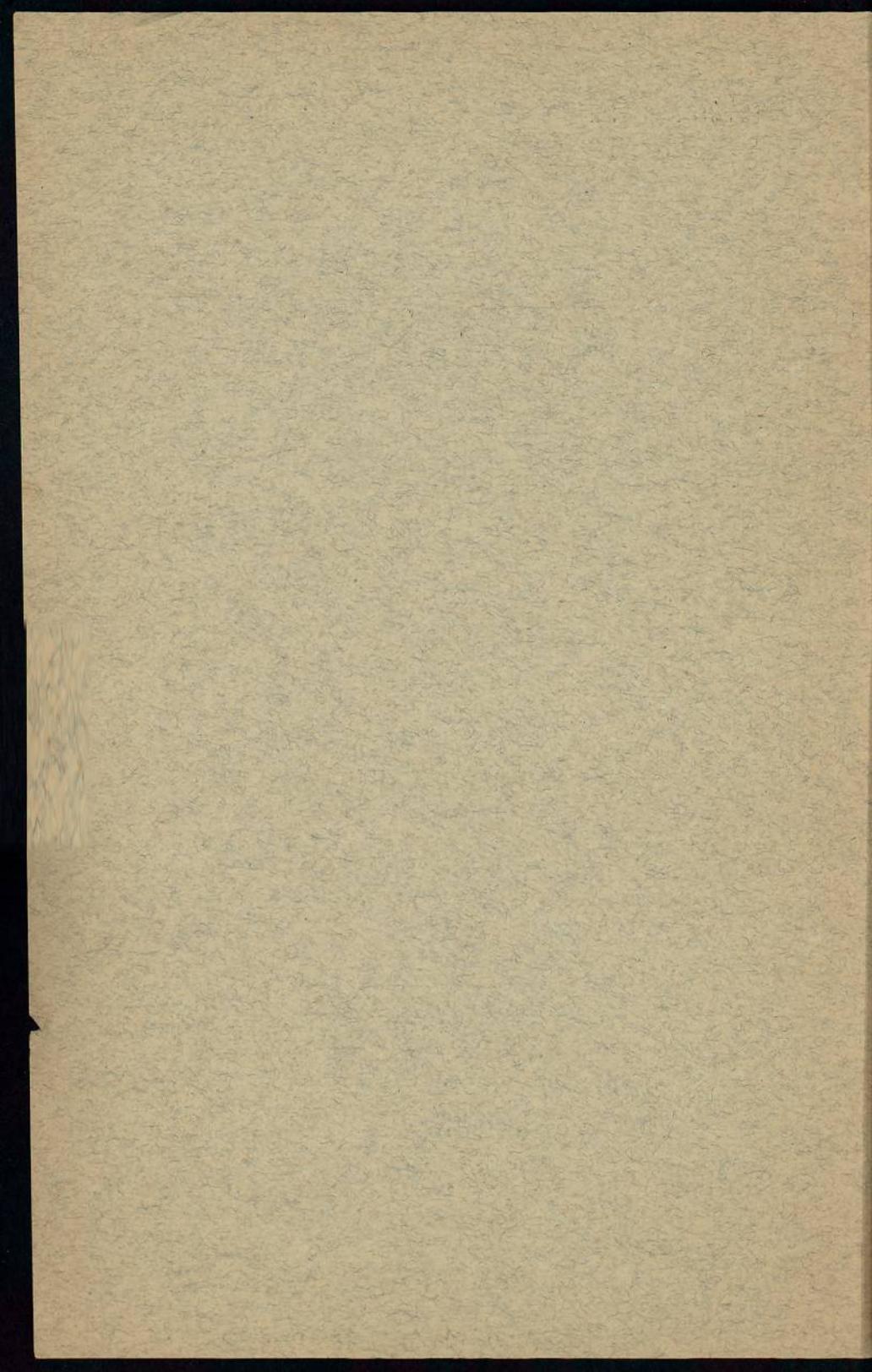
M. CHARLES DE RAYMOND-CAHUSAC

MEMBRE RÉSIDANT

• TOULOUSE
IMPRIMERIE SAINT-CYPRIEN

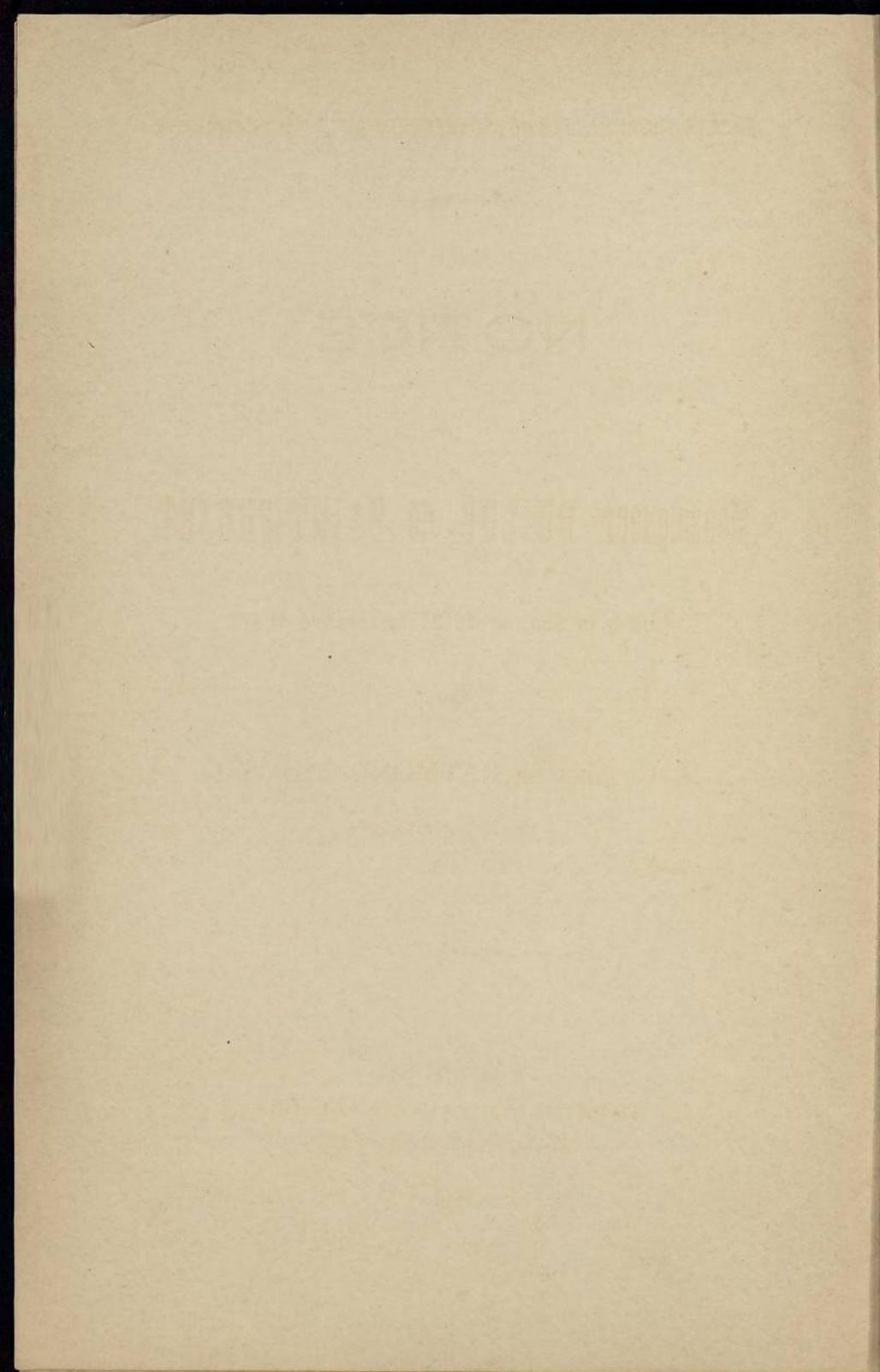
27, ALLÉES DE GARONNE, 27

—
1897



our excellent services

L. de Ruyter



Rep. P. p. 130531/2

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-GARONNE

NOTICE

SUR

Monseigneur DUILHÉ de SAINT-PROJET

Lue à la Séance du 27 novembre 1897

PAR

M. CHARLES DE RAYMOND-CAHUSAC

MEMBRE RÉSIDANT



TOULOUSE
IMPRIMERIE SAINT-CYPRIEN
27, ALLÉES DE GARONNE, 27

—
1897



NOTICE

NOTICE

SUR

Monsieur DUILHÉ de SAINT-PROJET

Membre résidant de la Société d'Agriculture de la Haute-Garonne

PAR

M. CHARLES DE RAYMOND-CAHUSAC

Membre résidant de la même Société (1)

MESSIEURS,

J'aurais souhaité décliner l'honneur que me fait la Société d'agriculture: c'est à un prêtre qu'il appartenait de rappeler ce que fut ce prêtre de valeur si rare par la tête et par le cœur, M^r Duilhé de Saint-Projet.

Seulement un frère dans le Sacerdoce aurait qualité pour révéler quels trésors de charité a contenus cette âme d'apôtre, pour parler des œuvres d'assistance et de propagande fondées, dirigées ou défendues avec un sentiment si vrai des exigences, une si constante abnégation de soi-même et montrer dans son auréole de sérénité le maître éminent qui, pendant un demi-siècle, a pris pour tâche d'affirmer, au-dessus des contradictions du criticisme naturaliste ou philosophique, l'inébranlable solidité du dogme chrétien. Je ne suis qu'un laïque et n'ai pas l'illusion qu'un sentiment d'amicale vénération supplée à ce qui me manque.

Vous me reprocheriez néanmoins de n'envisager que l'Agriculture parmi les objets d'une activité qui trouva le moyen d'atteindre à tant de choses; regardons ensemble plus haut et plus

(1) Lue à la séance du 27 novembre 1897.

loin. Mais si insuffisante que vous jugiez cette notice et si peu digne du confrère que nous avons perdu, je vous en prie, tenez-moi compte du sacrifice d'amour-propre qu'il m'a fallu faire pour déférer à votre désir, comme on obéit à un ordre, sans le discuter.

MARC-ANTOINE-MARIE-FRANÇOIS DUILHÉ DE SAINT-PROJET naquit à Toulouse, le 15 juillet 1822, d'une vieille et respectable famille dont le nom figure, au siècle dernier, sur nos catalogues de magistrats et de Capitouls. On citait, pour la fidélité à de longues traditions d'honneur et pour la pratique exemplaire des vertus chrétiennes, le foyer patriarcal auquel notre confrère fut redevable de sa première formation morale.

Le futur Recteur de l'Université libre de Toulouse a commencé, tout enfant, son cours d'études à la pension Charlemagne, établissement qui eut son heure de réputation; il le continue à la communauté des Clercs de la Métropole, s'offrant de lui-même à la vocation d'attrait que son cœur ressent déjà et va les terminer au grand Séminaire.

L'élève, ont dit ses Supérieurs, a la réflexion précoce, l'intelligence ouverte dans les directions les plus diverses et, quoi qu'il étudie, l'impatience de voir clairement. S'il se montre curieux d'objections, ce n'est pas inquiétude malade, mais besoin de certitude. L'ardeur qu'il met à chercher pour son état d'esprit le soutien de convictions précises va redoubler à mesure qu'approche l'heure de l'engagement éternel et, comme il n'y aura rien dans l'homme fait que l'adolescent n'ait annoncé en quelque manière, on ne tarderait pas à discerner dans les essais favorisés du séminariste la préoccupation qui dominera la vie du penseur chrétien : déterminer au moyen d'arguments que les contradicteurs ne puissent pas récuser, la place de la religion révélée dans ce qu'il importe de savoir, établir ses rapports avec la philosophie et les sciences.

Le voilà, prêtre avec dispense d'âge, au mois de septembre 1846. Double est la charge du sacerdoce : régir et instruire. Du minis-

tère ou de l'enseignement, que choisira le débutant, prêt aux deux partis?... Au terme de sa carrière, le maître qui a trouvé dans l'enseignement, mieux que ses succès, sa mission, remerciait la Providence de ce qu'elle avait choisi pour lui. La première étape en effet l'eut bientôt fixé pour la route entière, de façon non moins conforme à ses goûts qu'à son genre de talent; chargé de professer au petit séminaire de l'Esquile la rhétorique d'abord et, peu de temps après, la philosophie, il se fait remarquer par des qualités de clarté, d'ordre et de plan que l'on juge supérieures. A l'écouter, — le mot est de ses élèves, — on se sentait devenir philosophe. Une exacte et large raison qui subordonnait déjà toutes choses dans ses leçons, leur a donné leur véritable portée.

N'allez pas craindre qu'elle ait en rien amorti le feu des premiers enthousiasmes : aux courtes heures de loisir, c'est bien l'humaniste qui reprend sa plume; presque pas d'année où la Muse de nos poétiques jeux n'ait pour lui des sourires et des fleurs. En 1857, il entre à l'Académie du *Gai Savoir*, par droit de conquête. Un disciple qu'il aime de prédilection (1), cette fois un prêtre et un maître aussi, viendra redire les travaux et l'influence du Mainteneur, l'autorité particulière de sa critique, sa passion pour la dignité de la Compagnie, l'inoubliable cordialité de relations, dont vous aussi attesteriez tout le charme... Du même temps, sont deux études très fermes par lesquelles il semble que l'écrivain catholique ait cherché à prendre position; l'une est consacrée au *principe d'unité dans les recherches philosophiques* (2); l'autre a pour sujet : *l'éducation théologique de Bossuet* (3).

L'année qui l'avait introduit à l'Académie des Jeux-Floraux, l'abbé de Saint-Projet alla recevoir en Sorbonne le grade de Docteur en Théologie. Plus tard (4), il a fait de sa thèse un volume, *les Etudes religieuses en France depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours*, et ce livre où, de l'examen aussi mesuré que sincère,

(1) M. le chanoine Valentin.

(2) 1855.

(3) 1859.

4) 1866.

des causes d'éclat ou de décadence, il conclut à la rénovation des méthodes, obtint un succès de controverse ; le premier tirage fut enlevé. On n'a pas donné d'édition nouvelle ; sévère à l'excès pour son travail, l'auteur l'a qualifié d'œuvre de jeunesse, s'accusant de complaisances classiques pour le rationalisme cartésien et, par un scrupule où la limpidité de son âme est tout entière, déclarant en rétracter expressément les tendances qui seraient jugées contraires aux traditions de la philosophie chrétienne. C'allait être sa formule en beaucoup d'autres matières, la rénovation des méthodes et c'est presque un programme que semblait tracer cet accueil de l'opinion.

En 1858, après douze années de professorat, s'ouvre pour cette existence en pleine maturité, la phase vraiment personnelle, toute apostolique dans la pensée qui ne cessera pas un instant de la soutenir et néanmoins très moderne dans les formes qu'elle revêtira. Renonçant aux cours du séminaire, l'abbé de Saint-Projet aborde la chaire des paroisses de Toulouse, s'y fait vite un nom par la sûreté de la doctrine et la perfection de la forme littéraire ; le camail de Chanoine l'attend à l'issue de la première station quadragésimale. Quel dommage qu'en un de ces jours d'impitoyable rigueur envers lui-même qui l'ont fait douter de presque tous ses ouvrages, — tel fut l'idéal sur lequel il se réglait, — le prédicateur ait jeté au feu la liasse de ses manuscrits !

On le trouve bientôt au premier rang dans le mouvement des œuvres d'action religieuse ou sociale qu'un zèle attentif aux besoins nouveaux suscite à Toulouse ; presque aucune parmi celles dont la vitalité se prolonge sous nos yeux, qui n'ait été redevable à quelque chose de ses initiatives ou à la persistance de son dévouement. Vers le même temps, il collabore à des revues de littérature ou de sciences, intervient à des directions politiques ; — c'est là, pense-t-il, une œuvre encore, moderne entre toutes, — et apprend à connaître la douceur de ces fraternités militantes où l'amitié est à toute épreuve entre âmes loyales qu'unit le lien d'un même *Credo*. *L'année religieuse, philo-*

sophique et littéraire, à laquelle tant d'hommes d'élite ont apporté leur concours, n'a pas de rédacteur qui soit plus absolument soumis aux dogmes et à l'autorité de l'Eglise, mais aussi plus convaincu de la nécessité d'introduire dans la défense religieuse, l'esprit critique et scientifique, — l'esprit moderne, — à côté des vieux procédés de dialectique et de syllogisme, désormais insuffisants. Aucun ne semble mieux préparé par son érudition et sa trempe d'esprit aux controverses futures, quel que soit le terrain qu'elles choisiront.

Qu'il écrive d'ailleurs, qu'il parle, conseille ou agisse par lui-même, c'est, en toute chose, le prêtre soucieux d'éclairer et d'apaiser pour unir pratiquement. Il s'attache à juger des situations ou des personnes sans passion, mettant un soin scrupuleux à établir la balance du pour et du contre avant de rien décider. Ce qu'il entreprend se reconnaît à une modération réfléchie, sûre d'elle-même. Sa conviction est persuasive et il a le don de faire venir, de discipliner, d'organiser.

Mais un résultat n'est pour lui que le pas en avant qui stimule à tenter un pas de plus. Son programme formulé, il aspire à des tenues d'assemblées internationales où, de la Chrétienté tout entière, des hommes de travail viennent se concerter et s'affermir en vue d'unifier la science religieuse, d'en accroître l'autorité, de stimuler les études.

Dès 1866 (1), il lançait l'idée. Il l'a précisée beaucoup plus tard, joignant alors ses efforts à ceux de l'éloquent Prélat (2) que la tribune parlementaire et les stations de Notre-Dame allaient disputer à l'Université libre de Paris. L'un et l'autre ont pris aux congrès de Paris (3) et de Bruxelles (4) une part qui met en relief l'importance de pareilles réunions; rapprochement douloureux, l'un et l'autre, appelés à diriger la section d'enseignement du

(1) Au Congrès de Rouen.

(2) Mgr d'Hulst.

(3) En 1893.

(4) En 1895.

congrès de Reims (1), ne devaient, cette fois, être présents que par l'adhésion envoyée de leur lit de mort.

Encouragé, dans la voie qu'il suit, par la bénédiction du Chef de l'Église, le brillant écrivain de l'*Année religieuse* inaugurerait, avant la fin de l'Empire (2), des conférences d'Apologétique ; on nomme ainsi la justification et la défense de la foi. Aussi diverse la défense que les attaques qui la rendent nécessaire. Et s'établissant au foyer de négation le plus intense, il venait montrer l'accord des sciences expérimentales avec le dogme révélé. Vous savez quelle affluence attirèrent, dès les premières leçons, l'actualité des problèmes qu'on y discutait, leur capitale portée et comment, après l'interruption de l'*Année terrible*, l'auditoire se reforma de lui-même, resté sous le charme et impatient des solutions annoncées.

La vérité est une, Messieurs, constamment la même ; entre la philosophie, les sciences ou la religion qui la manifestent, le désaccord ne peut être qu'apparent. C'est à en rechercher les causes pour arriver à les faire disparaître que s'appliqueront les conférences de Toulouse. Leur méthode est celle du bon sens : question par question, commencer par séparer exactement la certitude et les hypothèses, distinguer et préciser, soit au nom de la foi, soit au nom de la science, le vrai et le faux certains, puis montrer, entre les deux termes, le champ largement ouvert pour chercher, penser et discuter librement.... Ce qu'elles enseignent touchant l'origine de l'univers, celle de la vie ou la nature de l'homme nous n'avons pas à l'examiner ici, profanes que nous serions ; comment toutefois ne pas rendre hommage au vaste savoir qui les soutient, à la précision topique des arguments, à la fermeté des conclusions ?

Mais tandis que l'idée des grands congrès scientifiques et des conférences d'apologétique fait son chemin, une Université catholique se fonde à Toulouse ; relever le niveau de l'enseignement religieux, assurer à la religion sa place dans les programmes de hautes études sera son but. Secrétaire général du Comité de pré-

(1) En 1896.

(2) En 1869.

paration, chargé, dès l'ouverture des cours, de professer la Patrologie, — car sa préparation ne s'était pas bornée aux sciences, — l'abbé de Saint-Projet devient, en 1879, doyen de la faculté de Théologie et retrouve, avec ses chères leçons d'apologétique, les habitués d'autrefois, plus unis que jamais autour de lui. Il met le sceau à sa réputation, bientôt après, en publiant l'*Apologétique scientifique du christianisme*, synthèse et résumé de toute sa vie d'études ; un maître livre celui-là, de l'avis des maîtres et le couronnement d'une carrière. Cinq éditions l'ont répandu à près de 20,000 exemplaires dans le monde entier ; il a eu l'honneur d'être traduit dans la plupart des langues littéraires.

Seulement le 4 avril 1868, la Société d'Agriculture avait admis l'abbé de Saint-Projet au nombre de ses associés non résidants. Il fut élu résidant le 9 mars 1872.

En agriculture, notre confrère s'est montré l'esprit observateur, exact, et persévérant, qu'on le trouverait en tout : vérifiant lui-même, n'acceptant rien de l'empirisme quelques égards qu'il professe pour l'expérience, peu sensible aux mécomptes et constamment à la recherche des occasions d'améliorer. Son amour pour la terre est d'ailleurs doublé d'une sollicitude profonde pour l'intérêt moral de celui qui la travaille. « De toutes les questions « morales et sociales, a-t-il écrit, aucune qui me passionne au « même degré que la situation respective du propriétaire et des « colons. » Conditions des baux à intervenir entr'eux, formules de coopération, autant de sujets de recherches comparatives et d'essais rigoureusement surveillés.

A première vue cependant, l'exploitation de Montpitol ne paraîtrait pas différer beaucoup de celles qui l'avoisinent : trois métairies, d'importance équivalente, situées dans une région de coteaux, en terre fort, principalement ; les cultures du pays, blé, maïs, avoine, avec la classique triennalité de l'assolement. L'emblavure ne dépasse pas cinquante hectolitres, semés chaque année ; les prairies naturelles ou artificielles, le bois, la vigne

pour le vin de la provision, ont, comme il convient, leur place à côté des céréales.

Mais ce qui distingue le domaine, c'est le régime très particulier de l'exploitation : grâce à la combinaison de ce que le faire-valoir, le métayage et la ferme ont de meilleur, les colons suffisent à tout le travail ; en vue de les encourager sûrement, leurs salaires comprennent, à côté de gages fixes, des profits éventuels dont la proportion varie ; toute l'étable, au surplus, le troupeau, les porcs, la basse-cour sont possédés par moitié. Dans ces conditions, chaque jour amène son progrès ; j'ajoute que chaque progrès vient à son heure, emploi de machines, amendement du sol, extension de prairies, augmentation du bétail, amélioration des races, introduction de cultures accessoires. Après une expérience de six ans, les comptes se soldent par l'accroissement de bénéfices le mieux fait pour encourager propriétaire et ouvriers.

Son secret, le propriétaire lui-même vous l'a livré dans une lecture, avec faits et chiffres, présentée sous ce titre : *Six années de coopération* (1). C'est son essai personnel qu'il y décrit ; la formule est simple : faire entrevoir au coopérateur un profit au bout de chaque acte d'intelligence ou de bonne volonté, une perte, au contraire, pour chaque défaut de soins, et, sous cette forme, l'attacher au succès de l'exploitation par une véritable co-propriété. Notre confrère attendait beaucoup d'un tel régime pour retenir le paysan à la campagne et moraliser sa vie de famille ; à la vérité, lorsqu'il vint nous l'exposer, la crise ne battait pas encore son plein et l'émigration vers les villes pouvait ne pas sembler alors le mal sans remède.

A nos réunions hebdomadaires, M. de Saint-Projet s'est fait remarquer par une sagacité d'induction particulière ; il avait ses sujets favoris, les questions d'eaux, les tarifs de douanes ou de transport, les céréales, comme aussi ses aversions, qu'il n'hésitait pas à motiver, au plus haut degré la terreur du libre-échange. Lorsque, en 1875, la Société lui confia l'éloge de l'un des hommes que nous avons vu mériter le mieux d'elle et du pays toulousain,

(1) En 1870.

M. Louis Théron de Montaugé, ce n'est pas seulement à l'agronome, mais au lettré, au moraliste, à l'homme de cœur qu'elle entendait faire appel. Digne à tous égards de la Compagnie et de la mémoire qu'elle souhaitait honorer par le choix de son interprète, l'éloge est de ceux qui resteront. L'auteur du beau et bon livre *L'Agriculture et les Classes rurales* revit franchement dans cette étude; c'est ainsi que nous l'avons connu dans la robuste unité de sa carrière de travailleur et de sage, d'économiste et de chrétien.

Mais l'intervention de l'abbé de Saint-Projet à notre séance du 10 décembre 1870 suffirait à rendre inoubliable son passage parmi nous. C'était aux plus tristes jours que notre génération ait connus, s'inspirant de ce qu'il vous savait au cœur d'émotion et de pitié, ce prêtre dont le cœur fut la pitié même, proposa d'ouvrir aux blessés une ambulance dans les vastes locaux dont vous disposiez alors; votre patriotisme répondit par d'unanimes acclamations. L'aumônier aussitôt d'inaugurer son ministère en allant tendre la main et d'établir l'admirable comité de Dames hospitalières qui a pris pour but, après la paix, le patronage des écoles libres. L'ambulance a été citée comme un modèle et son directeur (1), maintenant un des vétérans de l'agriculture et de la bienfaisance dans notre région, décoré de la Légion d'honneur pour un dévouement où l'on eût reconnu l'ardeur du vôtre.

Malgré tout, ce ne pouvait être qu'un épisode, l'agriculture, dans la vie d'études de l'abbé de Saint-Projet; mais l'attachement à la terre et aux travailleurs a sa place parmi les affections qui ont conservé à la région toulousaine ce sage, content de son lot au milieu de nous. A mainte reprise, la proposition de nous quitter pour un centre d'où son enseignement se fût répandu avec plus d'autorité, était venue le tenter dans la paix de jours heureux qui n'ont pas connu l'ambition; une seule fois (2), il fut près de

(1) M. Hyacinthe Carrère, secrétaire-archiviste de la Société d'agriculture.

(2) En 1866.

succomber, la direction de la première maison de hautes études ecclésiastiques qu'il y ait en France (1) lui était proposée. Le beau rêve, que cette occasion d'aller mettre à l'épreuve le plan de réformes qu'il préconisait ! Le blâmerons-nous de ce qu'au moment de l'adieu qu'il fallait dire à Toulouse, à ses vieux parents, au cercle intime de ses amitiés, le cœur lui ait manqué?... Il devait rester nôtre à la vie et à la mort, nôtre seulement, et si sa réputation s'étendit au loin, c'est bien à notre ville, à son clergé, à ses sociétés savantes qu'elle a fait honneur.

Cependant, le Doyen de la Faculté de théologie s'étant, un jour, trouvé désigné par le suffrage des seize diocèses (2), le Rectorat de l'Université catholique de Toulouse lui fut déféré (3). Je ne rappellerai pas quelles espérances son passé d'organisateur habile et heureux, de travailleur infatigable et ce que l'on connaissait de son programme faisaient concevoir. Deux années plus tard, sur la sollicitation d'un pasteur qui se connaît en mérites (4), un titre de Prélature apportait au nouveau Recteur la dignité la plus haute qu'il pût obtenir en demeurant parmi nous. Hélas ! le Recteur n'a pu qu'énoncer les rénovations que sa pensée tenait en réserve, et le manteau violet que le Prélat n'a jamais porté, ne figura pas même à ses funérailles.

Aux prises avec un mal sans remède, Celui que ces honneurs venaient chercher succombait déjà, miné par de cruelles souffrances, mourant lentement, mais soutenu jusqu'à la fin et rasséréné par la fermeté de cette foi dont il avait consacré son apostolat à servir les œuvres, sa vie de travail à montrer les preuves ; heureux, comme il le disait dans sa soumission touchante, de mourir et de souffrir.

Ici surtout, il faudrait un prêtre pour faire comprendre et admirer ce que furent, au milieu d'indicibles douleurs, non seulement la paix, mais la joie de cette âme supérieure. Détachée

(1) Celle des Carmes de la rue de Vaugirard, à Paris.

(2) Formant le ressort de l'Université catholique.

(3) Vers la fin de 1894.

(4) Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse.

de toute chose, hors l'amour de Dieu, elle allait à Dieu, le bénissant de ce qu'il envoyait la souffrance l'éprouver et l'épurer. « Souffrir, passe, répétait le moribond, avoir souffert, reste. » Et sa main se ranimait pour écrire ces paroles à la hauteur desquelles aucune philosophie ne s'élèverait : « Vous ne pouviez
« aller à l'Infini, l'Infini est venu à vous ; il s'est incarné, afin
« que l'œil pût l'embrasser sans effort, afin que la pensée fût
« rassasiée ; pour l'un et pour l'autre, c'est la pleine lumière,
« c'est le repos ! »



